

# LE FRONDEUR

JOURNAL SATIRIQUE  
FOIRE DE LIEGE



# LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :

Un an . . . . . fr. 5 50

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12  
A LIÈGE

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

Texte : La ligne . . . fr. » 25

Illustrées : Par mois » 15 00

RÉCLAMES :

La ligne . . . » 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liège.

SOMMAIRE : Un anniversaire. (Clapette). — La petite guerre. (Clapette). — L'instruction judiciaire (Nemo). — Pas de dédain (Nihil). — Musée du frondeur. — A coups de fronde (Clapette). — Théâtre royal. — Pavillon de Flore. — Le condamné de Moscou (Henri Rochefort). — Réclames et Annonces.

Un vent de fronde,  
S'est levé ce matin ;  
Je crois qu'il gronde,  
Contre?.....

## UN ANNIVERSAIRE

C'était le 30 septembre.

Le canon avait cessé de faire entendre sa grosse voix. Les volontaires, qui venaient de repousser l'attaque de la colonne de troupes hollandaises venues de Maestricht, rentraient en ville, salués par les acclamations de la foule. Sur les places publiques, on distribuait au peuple les vivres du convoi destiné à ravitailler la citadelle bloquée, et que l'on avait enlevés à l'ennemi. Près de la citadelle, des citoyens gardaient les barricades.

Sur la plaine de Ste-Walburge, on enterrait les braves, morts pour la cause révolutionnaire. Tous ceux qui avaient été épargnés par les balles, étaient choyés, fêtés ; partout, on saluait pompeusement les volontaires du nom de libérateurs de la patrie.

Cinquante-deux ans, jour pour jour! se sont écoulés depuis.

Que les temps sont changés.

Dès que le triomphe de la révolution a été assuré, ceux qui s'étaient tenus à l'écart quand les balles tombaient dru, se sont empressés de la faire tourner à leur profit. Puis, comme le rôle qu'ils avaient joué n'était pas brillant, ils se sont efforcés de faire oublier la révolution elle-même. Et afin de détourner les généra-

tions futures du désir de se révolter un jour, ceux qui devaient tout à une révolution qu'ils n'avaient point faite, se sont entendus pour dédaigner les naïfs, qui, lorsqu'on leur avait dit que la liberté était menacée, se sont bravement battus sans se demander si la révolution leur rapporterait autre chose que des coups.

Et pendant que les messieurs à habits brodés que l'on appelle « les autorités » faisaient chaque année une courte apparition auprès du monument élevé aux volontaires tués en 1830, les combattants survivants végétaient oubliés de tous; quelques-uns même sont morts de faim sans que le gouvernement se soit ému.

En fin de compte, le gouvernement a aussi supprimé les cérémonies qui pouvaient encore rappeler la révolution. On a même poussé les choses tellement loin, dans les sphères officielles, que l'on a pu croire que nos maîtres allaient supprimer, dans le calendrier belge, toutes les dates qui rappellent la révolution.

Seuls, les pauvres vieux qui se sont battus, il y a cinquante-deux ans, ont continué à aller déposer une couronne sur le tombeau de ceux de leurs frères d'armes qui, ayant eu la chance d'être tués par les balles ennemies, n'ont point souffert du dédain de ceux qui leur doivent tant.

Le vingt-trois septembre dernier, les volontaires bruxellois se sont rendus seuls, sans la moindre escorte, à la place des Martyrs — et le *Moniteur* a daigné mentionner le fait, dans ses faits divers, en trois lignes comme s'il s'agissait d'un accident de voiture ou de l'arrestation d'un vagabond.

Aujourd'hui ce sont les volontaires liégeois — de plus en plus rares, hélas — qui iront à leur tour protester, par leur présence, à la tombe de Ste-Walburge, contre l'ingratitude inouïe du pays officiel.

C'est à la population liégeoise qu'il appartient de prouver par son attitude, qu'elle aussi, est révoltée par le dédain de toute la séquelle des habits brodés. Que l'on acclame une dernière fois les vieux débris de 1830 et en descendant de cette plaine où ils ont combattu, il y a cinquante-deux ans, les braves auxquels nous devons les libertés consacrées par la Constitution, pourront se croire revenus, pour un instant, à l'époque de la lutte et de la victoire.

CLAPETTE.

A la Renaissance, dans un groupe de consommateurs, un monsieur lit un journal et est arrivé à un passage où l'on parle beaucoup d'Arabi-Pacha.

Un petit bonhomme, pas plus haut que cela, demande alors à Zizi ce que c'est que cet Arabi.

Arabi, répond Zizi d'un ton doctoral, avec un air suffisamment paternel, mais c'est l'inventeur de la gomme arabe !

\* \* \*

— Franchement, docteur, combien de malades avez-vous tués dans votre vie?

— Si vous croyez que je m'amuse à compter toutes mes ordonnances?

## La Petite Guerre

On se souvient peut-être, qu'il y a quinze jours, le *Frondeur* a publié un article dans lequel je me permettais de dire, qu'à mon humble avis, on avait exagéré l'importance des manœuvres qui ont mis tout le pays sens dessus dessous.

Mes réflexions ont sans doute eu le malheur de déplaire à messieurs les soldats et un militaire qui signe X. — ce qui est plus algébrique que franc — m'adresse une

lettre dans laquelle il me traite, avec une franchise toute militaire, d'ignorant et d'imbécile.

Voici ce petit chef-d'œuvre que je publie textuellement :

Monsieur,

J'ai été vraiment peiné de constater que M. Clapette avait déraisonné et fait preuve de bien peu de connaissances en voulant annihiler l'utilité des manœuvres de cette année. Je me demande où ce pauvre esprit est allé rechercher tout ce qu'il raconte dans son article de fond : « La petite guerre du 16 septembre. » J'aborde et passe successivement en revue les différentes invectives qui concerne la partie militaire.

L'éminent écrivain (merci mon ami se récrie fortement sur le nombre considérable de cartouches que l'on a brûlé en un jour... pour 40,000 francs, dit-il—exactement— : Comment est-il si bien renseigné sur ce chiffre ?

Allons, voyons, soyons consciencieux et n'exagérons pas, je m'adresse ici aux gens compétents. Conçoit-on que l'on aie brûlé de la poudre pour 40,000 francs, en un jour ? Non, n'est-ce pas. — Je conviendrai de la moitié de la somme, et encore.

Monsieur Clapette prétend que l'on a apprécié à un trop haut degré l'importance des manœuvres et c'est pourquoi elles coûtent tant d'argent, dit-il. — Mais qu'il n'oublie pas que si le soldat (en général) pouvait se trouver constamment en campagne pendant sa présence sous les armes, ce serait pour lui l'instruction militaire la plus courte et la plus profitable, il aurait évidemment gagné tout ce que l'on réclame de lui : rompu aux marches et aux fatigues et connaissant bien son pays, n'est-ce pas là tout ce que l'on peut désirer de tout soldat.

Non, Monsieur Clapette trouve qu'une manœuvre annuelle, c'est de trop, il est si versé dans les hautes questions de stratégie et de tactique, il est d'un esprit si vaste et si judicieux (que de grâce!) que je suis encore à me demander pourquoi il n'a pas été désigné pour être arbitre en chef : — c'était au moins sa place. —

L'illustre savant ne s'est pas arrêté là; il assimile la fonction de l'officier à celle d'un ouvrier mineur ou d'un cocher de fiacre (sic); il constate du haut de sa perspicacité que sa tâche est même plus facile. Ainsi tenez-vous le pour dit, MM. les officiers, ayez beau faire des études qui vous retiennent au moins deux ans à l'école militaire et lorsque vous en sortirez, la mission que vous avez à remplir sera plus facile que celle d'un cocher de fiacre.

On peut aussi faire des évaluations, trouver que les manœuvres coûtent 500,000 francs etc, c'est là une grave question d'économie politique, dans laquelle on peut se tromper de moitié, mais cela fait plus d'effet, les gens de talent comme certain rédacteur du *Frondeur* et surtout les hommes compétents par leur science et leur vieille expérience comme Monsieur Clapette, sont sensés ne jamais se tromper et peuvent continuer à dire des bêtises.

Si M. Clapette autorise cette insertion, il prouvera au moins qu'il est plus franc que spirituel, il eût mieux valu pour lui de rester dans sa sphère.

\* \* \*

Militaire de mon cœur, je vais vous répondre en deux mots, « sans passer en revue les différentes invectives que vous m'adressez subséquemment » et sans même m'occuper de vos fautes de français. Je suppose simplement que la petite guerre vous amuse tellement que vous vous mettez à la faire aussi à la grammaire.

Vous dites que j'ai nié l'utilité des manœuvres. C'est faux. J'ai seulement dit que l'on en avait exagéré l'importance, et que pour amuser les badauds on avait inutilement brûlé de la poudre pour des sommes folles.

Vous contestez mes chiffres ?

Je les ai trouvés dans les journaux quotidiens et personne ne les a encore reconnus exagérés.

Vous vous étonnez qu'on ne m'ait point nommé arbitre en chef. Moi aussi, je suis très étonné, mais ça sera sans doute pour une autre fois; peut être pour quand vous serez nommé professeur de littérature à l'école militaire.

J'ai dit que, en temps de paix, le métier d'officier est moins pénible et guère plus difficile que celui d'ouvrier mineur. Je le répète. Vous qui êtes orfèvre — bien que vous ne parliez point d'or — vous trouvez que j'ai tort. Je comprends ça, mais jamais vous ne ferez croire au public qu'il est bien difficile, bien pénible et bien dangereux, de s'introduire chaque jour dans un uniforme, pour aller parader dans les rues, faire de l'œil aux dames et consommer des bocks. En temps de guerre, c'est autre chose évidemment, mais comme je ne sais pas que vous ayez jamais fait la guerre et que je ne sais pas comment vous la feriez, je trouve qu'il conviendrait d'attendre que vous eussiez fait vos preuves pour vous traiter en héros.

Voilà ma réponse.

En terminant, vous dites que si j'insère votre lettre, je prouverai que si je ne suis pas spirituel, je suis au moins franc.

Vous êtes bien bon.

Seulement, après la lecture de votre épître, chacun dira que si vous n'êtes pas spirituel, vous n'êtes pas franc non plus — car vous ne signez pas !

CLAPETTE.

Gracieuseté médicale :

La malade d'un ton dolent :

— Enfin, docteur, ce que j'éprouve est inexplicable... Il doit se passer dans mon estomac des choses anormales !...

Et le docteur, avec un aimable sourire :

— Ce sera une autopsie bien intéressante à faire !

\* \* \*

Si, tout à coup, un malin enchanteur s'avisait de transformer en légitimes époux les amants qui, dans le moment même, se pâment aux bras l'un de l'autre, en protestant de l'éternité de leur amour, — vous représentez-vous le nez de la plupart d'entre eux ?

## L'INSTRUCTION JUDICIAIRE

Les vacances approchent de leur fin et le palais va reprendre bientôt son mouvement habituel. C'est le moment, nous semble-t-il, de présenter quelques observations au sujet d'un criant abus qui existe dans l'administration de la justice.

La plupart des instructions relatives à des délits sont abandonnées par les parquets aux soins des commissaires de police. Or, d'après une disposition légale du code d'instruction criminelle, ces fonctionnaires ne peuvent procéder qu'à l'instruction préparatoire des contraventions qui tombent sous l'application des lois de simple police.

Pourquoi, dès lors, au lieu de borner simplement leur mission à la recherche et à la découverte des auteurs de délits, à la constatation matérielle des indices et des éléments de la culpabilité, les commissaires de police font-ils subir, dans leur cabinet, de véritables interrogatoires aux prévenus et aux témoins d'un crime ou d'un délit ? Il nous paraît qu'ils sortent de leurs attributions pour empiéter sur celles des juges d'instruction dont ils bâclent ainsi la besogne, et à qui ils font la vie trop facile.

Bien des raisons nous font regretter cet état de choses, et nous craignons des abus qui, fatalement, doivent se produire.

D'abord, les commissaires se croient, à la longue, investis d'un droit, qu'en réalité ils ne possèdent pas; cela est si vrai qu'ils se sentiront froissés lorsqu'un habitant de leur quartier aura adressé une plainte quelconque au procureur du Roi, au lieu de l'adresser directement à lui-même; ils seront portés à faire sentir leur mesquine rancune à celui qui aura ainsi méconnu leur autorité. Envoyez une plainte au parquet; immédiatement celui-ci la transmettra, pour information, à un officier de la justice judiciaire qui sera tenu de renvoyer les pièces après avoir accompli les formalités exigées. De cette façon, la justice suit un cours régulier. Déposez la même plainte auprès de votre commissaire de police; comme le procureur du Roi en ignore l'existence, le commissaire trainera l'affaire à son gré; il l'instruira ou ne l'instruira pas et la justice restera en suspens.

Ensuite, on sait combien le cœur de l'homme est accessible aux sentiments d'amitié et de reconnaissance, aussi bien qu'aux passions de la colère et de la vengeance.

Le commissaire n'est qu'un homme, faible et faillible comme le commun de ses semblables. Bienheureux celui qui se trouve dans ses bonnes grâces, malheur à qui se sera permis d'encourir sa haine !

Il est si facile de renseigner un tel comme un honnête citoyen, jouissant de l'estime publique; tandis que pour tel autre, on aura entendu dire que ses mœurs sont légères, que sa conduite laisse à désirer, que sa moralité est douteuse, etc., etc.

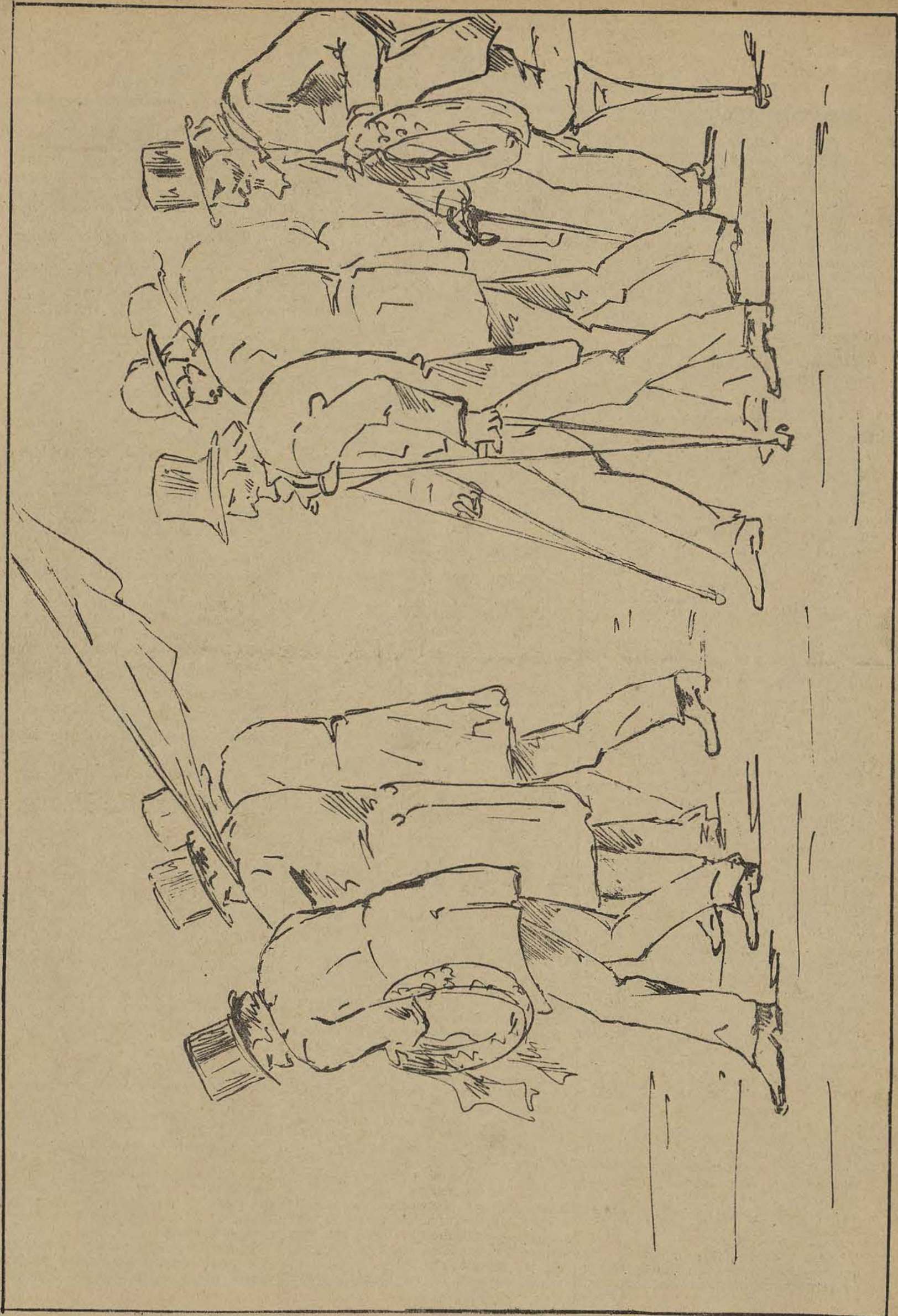
Inutile de rappeler combien les officiers ministériels près de nos juridictions répressives font état de ces renseignements. Et ne vous avisez pas d'exprimer le moindre doute, de chercher à en dénier la véracité ! Le texte de l'Evangile ne sera pas plus sacré pour un ecclésiastique, croyant que cette feuille de renseignements ne paraîtra authentique pour le représentant de la Société.

A votre sens, cette façon de procéder est

LE FRONDEUR.  
30 SEPTEMBRE 1830



EN 1820



EN 1882

EN 1882

nuisible à l'administration de la justice.

L'institution des juges d'instruction est établie pour la recherche des crimes et des délits, pour rassembler les preuves, entendre les témoins et livrer les auteurs aux tribunaux chargés de les punir. Ces magistrats ont fait des études qui les rendent capables d'accomplir leur grave mission ; leur impartialité sera d'autant plus grande qu'ils ne se trouvent pas si directement en contact avec leurs judiciaires. On n'aura pas non plus à craindre une indiscretion toujours préjudiciable aux intérêts d'une bonne et saine justice.

Il y a là, nous semble-t-il, un abus dont les chefs de Parquet feraient bien de s'occuper sans retard.

NEMO.

Dimanche dernier, au boulevard, une jeune personne a tranquillement ôté le chapeau de son bien aimé — lequel, paraît-il, ne l'avait point salué.

Nous connaissons pas mal de femmes qui coiffent leur maître et seigneur, mais une qui les décoiffe, c'est plus neuf.

\* \* \*

Le comble de la simplicité :

Voir entrer Sarah Bernhardt dans la coulisse... d'un trombone.

## Pas de Dédain.

On sait qu'un congrès et une fête socialistes ont eu lieu à Liège dimanche dernier. Ce congrès a été signalé d'un ton dédaigneux par la *Gazette*, le *Journal* et la *Meuse* — qui ont félicité les ouvriers liégeois de n'avoir pas pris part à ces manifestations — ce qui, du reste, est faux.

Nous ne comprenons pas le dédain affecté par les grands carrés. Qu'est-ce qu'il y a de blâmable dans ces sortes de réunions ? Pourquoi les ouvriers ne pourraient-ils se réunir, pour discuter toutes les questions qui les intéressent ? Les négociants et les industriels constituent bien des sociétés dans un but analogue. La *Meuse* et le *Journal* y trouvent-ils à redire ?

Que l'assemblée ait été un peu honteuse, que tous les orateurs n'aient pas été des Cicérons, c'est possible. Que certains d'entre eux aient tenu des propos peu raisonnables, nous ne disons pas non, mais les séances de l'Association libérale sont-elles toujours bien dignes ? Les orateurs de la bourgeoisie ont-ils toujours des façons exquises ? Parlent-ils tous comme des Gambetta et des Clémenceau ? Non, certes.

A la Renommée, s'il s'est dit quelques sottises, nous avons entendu aussi des paroles très sensées.

Il y a le drapeau rouge, c'est vrai, mais qu'est-ce que cela signifie ?

Pour beaucoup de personnes, le drapeau rouge évoque nécessairement l'idée de pillage, d'exécution.

Pour les bourgeois timorés, le drapeau rouge est le drapeau des massacreurs !

Rien n'est plus faux.

Le drapeau rouge est le drapeau de ceux qui rêvent la suppression des frontières ; de ceux qui appellent, de tous leurs vœux,

l'extinction des haines de race et l'union des peuples sous le même étendard.

Est-ce là une idée bien effrayante ? N'est-elle pas au moins aussi respectable que l'amour exclusif de la patrie — amour entaché d'égoïsme, après tout.

Que le drapeau rouge ait déjà fait couler du sang, c'est vrai, mais tous les drapeaux sont dans le même cas. C'est toujours pour défendre une loque clouée sur un bâton que des millions d'hommes, n'ayant aucun motif pour se haïr, se sont massacrés avec entrain.

En réalité, le congrès des ouvriers n'avait qu'un tort : c'est qu'il prouvait que, contrairement à ce que disent les doctrinaires, le peuple désire, lui aussi, avoir le droit de discuter lui-même ses intérêts.

Voilà pourquoi les ouvriers — qui ont été très calmes, on doit le reconnaître — sont en butte aux dédains de ceux qui trouvent facile d'accabler, de leurs mépris, les hommes avec lesquels ils n'osent discuter — ce qui cependant vaudrait mieux, si l'on ne veut pas pousser les travailleurs hors des voies légales.

NIHIL.

## MUSÉE DU FRONDEUR

Nous avons cueilli, dans l'album d'une jeune dame, la perle qu'on va lire :

La rose par ses épines est protégée ;  
La jeune fille par sa pudeur sacrée.  
Toutes deux exalent de douces senteurs ;  
Tant que la jeune fille et la fleur  
Restent telles que Dieu les fit ;  
Mais si un être cruel,  
Plein de dédain et de mépris,  
Touche à l'œuvre de l'Eternel ;  
Adieu parfum, grâce, beauté ;  
Il ne reste plus que fleur fanée.

L'auteur est un jeune homme qui fera son chemin.

Nous n'hésitons pas, en ce qui nous concerne, de le recommander chaleureusement à Victor Hugo.

## A Coups de Fronde.

Le *Frondeur* est heureux de constater que les critiques qu'il a formulées naguère au sujet du trink-hall, ont porté.

Des ouvriers sont en ce moment occupés à exhausser le niveau du sol, vis-à-vis de la pagode du parc d'Avroy. Si on voulait, tant qu'on y est, achever l'édifice, en faisant exécuter les peintures qui doivent décorer l'intérieur du bâtiment, nous serions prêts à donner une belle image à l'administration communale.

Nous espérons que notre camarade Zizi — qui était absent du reste, lorsque la direction des travaux a commencé à agir avec tant de vigueur — va se faire un véritable plaisir de nous donner satisfaction.

Allons Emile, vas-y, mon vieux.

\* \* \*

Ziane se trouvant un jour chez un monsieur dont la femme avait accouché la veille d'une fille, entendit quelqu'un dire au maître de la maison : « Tiens, vous avez aujourd'hui, une fille vivant d'hier, bien que vous n'aimez pas l'armée ! »

Naturellement, on rit beaucoup et Zizi

résolument de placer le mot, dès que l'occasion se présenterait.

Aussi, avant-hier, une dame de sa connaissance ayant à son tour donné le jour à un enfant de sexe féminin, Zizi s'empressa d'aller lui faire visite le lendemain et de lui dire, d'un air énormément spirituel :

— Eh bien, vous avez une fille *cantinière*, maintenant.

— *Cantinière*, dit la dame, je ne comprends pas.

— Mais si, dit Zizi, puisqu'elle est venue au monde hier ! CLAPETTE.

— Cepuvre Julien ! Deux ans aujourd'hui qu'il est mort !

Autre ami du défunt, avec mélancolie :

— Ça ne m'a pas paru long !

\* \* \*

Quand l'amour n'est pas une folie sublime, c'est une sottise.

## Théâtre Royal

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le programme que nous publions plus loin.

*Michel Strogoff*, qui servira de pièce de réouverture est, dit-on, monté avec un luxe inouï. Il n'y a pas moins de quarante danseuses. Les décors et les costumes sont d'une somptuosité rare. Enfin, on assure que les rôles sont bien sus et que tout fait prévoir un succès semblable à celui qu'obtint, naguère chez nous, le *Tour du monde*, de l'auteur de *Michel Strogoff*, comme on sait.

Nous rendrons compte de cette représentation au prochain numéro.

## Pavillon de Flore.

*L'Étincelle*, la spirituelle comédie de Pailleron, a de nouveau jailli et comme précédemment a fait apprécier le talent fin et délicat de l'auteur.

Ce ne sont certes pas les interprètes qui ont, cette fois, mis la pièce en relief ; à côté de M<sup>lle</sup> Play, qui a joué gentiment, nous trouvons M. et M<sup>me</sup> Bureau qui, par leur jeu froid, sans émotion vraie, comme sans finesse, ont glacé l'auditoire et fait régner pendant toute la pièce une contrainte que l'on avait peine à se dissimuler.

C'est une revanche à prendre ; espérons qu'elle ne se fera pas attendre.

\* \* \*

Une charmante comédie-vaudeville de MM. Jaime et Busnach, la *Chambre nuptiale*, a donné à MM. Desclos et Victor Léon, ainsi qu'à M<sup>lle</sup> Play, l'occasion de remporter un grand et légitime succès.

La pièce est amusante au possible. M. Desclos s'est montré étourdissant de verve et d'entrain dans un rôle de magistrat peu vêtu, et M<sup>lle</sup> Play est une mariée charmante qui porte la fleur d'oranger comme personne.

Donc un succès.

Dans l'intermède, on signale le succès d'un nouveau venu, M. Vaunel, que nous n'avons pas encore eu l'occasion d'entendre.

## Le Condamné de Moscou

A l'époque peu lointaine où les peuples étaient assez jocrisses pour s'imaginer, en regardant un souverain, que l'Etat c'était lui, le couronnement d'un empereur présentait tous les caractères d'une fête nationale. Les fontaines coulaient du vin, que les passants buvaient sans se dire qu'on le leur offrait avec leurs propres impôts. Les fidèles sujets, prosternés sur le passage du maître, briguaient l'honneur de toucher d'une main respectueuse la traîne de son manteau.

Aujourd'hui, le couronnement d'un monarque ressemble à l'exécution d'un condamné à mort. Lisez un peu attentivement les dépêches qui nous arrivent de Russie, au sujet de la corvée à laquelle le czar Alexandre III s'est résigné, et dites-nous si l'on ne croirait pas assister aux apprêts funèbres de la décapitation de Menesclou.

Le patient (nous parlons du tsar) avait essayé de tous les moyens pour retarder le moment fatal. Tantôt c'était sa femme qui était tombée malade, tantôt c'était lui qui ne se sentait pas bien. Enfin, les Eminences grises de la Troisième-Section lui ont fait comprendre, qu'en Russie, un tsar qui n'a pas été solennellement couronné à Moscou ne peut exercer, sur la nation, aucune autorité sérieuse. Ce n'est plus qu'un empereur *in partibus*, quelque chose comme ces évêques qui ne pourraient aller visiter leurs diocèses, situés aux confins du monde, sans risquer d'être mangés par les anthropophages sur lesquels ils sont censés régner spirituellement.

Alexandre III, très effrayé, rédigea inutilement plusieurs recours en grâce, et, l'autre jour, son premier ministre vint lui annoncer que son pourvoi avait été définitivement rejeté; qu'en conséquence, il devait se décider à se mettre en route. Seulement, la police, craignant quelque tentative d'enlèvement sur le prisonnier, a pris des précautions dont on n'avait pas eu d'exemples depuis la mort de Louis XVI.

Nous citons textuellement les télégrammes de l'Agence Havas :

Saint-Petersbourg, 19 septembre.

L'empereur est parti ce soir à huit heures pour Moscou où, suivant toute probabilité, va avoir lieu le couronnement.

Jusqu'à l'arrivée du tsar en cette ville, l'usage du télégraphe et le parcours du chemin de fer sont interdits au public sur la ligne de Moscou.

Trente mille hommes gardent la ligne.

Deuxième télégramme :

Des postes de soldats sont établis sur les remblais et des patrouilles parcourent constamment les deux côtés des rails.

Troisième télégramme :

Moscou, 20 septembre.

L'empereur et l'impératrice, avec les princes leurs enfants et les grands-ducs Georges-Alexis, Paul-Serge, sont arrivés aujourd'hui à midi, accompagnés du prince de Montenegro.

La ville était occupée militairement. Sur

le parcours du cortège, de nombreux détachements de troupes maintenaient la foule loin des rues que le tsar devait parcourir.

Voyez-vous cet empereur requérant le huis clos pour la cérémonie de son couronnement, comme un substitut pour un procès d'outrage aux mœurs! Ce sera ce qu'on pourrait appeler un couronnement cellulaire. Dans ces conditions, il eût été plus logique de choisir, pour le consommer, non une église, mais une cave.

Pour compléter la fête, l'empereur et l'impératrice se sont, à leur arrivée à Moscou, immédiatement rendus à la chapelle de *Notre-Dame de Sibirie*. Le but de leur première visite était, en effet, admirablement imaginé.

Mais le tsar, qui se voit si irrémédiablement condamné qu'il se met lui-même en chapelle, doit se faire, à cette heure, d'étranges réflexions sur l'instabilité de la puissance humaine. Lui, dont le grand-père était non-seulement le souverain, mais le pape de la Russie, s'adresse aujourd'hui au métropolitain de Moscou, comme Lebiez et Barré s'adressaient à l'abbé Crozes pour tâcher d'adoucir les horreurs du dernier supplice.

Ce qui prouve, du reste, que les autorités moscovites traitent leurs futurs suppliciés avec une certaine humanité, c'est cette autre dépêche transmise par l'agence Havas :

« Le jour du couronnement est tenu absolument secret. »

Il est clair que, toujours comme pour Menesclou, on ne veut pas augmenter les tortures de cet agonisant en lui indiquant l'heure précise de l'expiation suprême. C'est seulement quelques minutes avant de le livrer au bourreau qu'on viendra l'avertir qu'il n'a plus d'espoir que dans la miséricorde divine. On lui servira un copieux déjeuner; après quoi, l'exécuteur procédera à la dernière toilette; puis le funèbre cortège se mettra en marche; et le soir, les gazettes termineront ainsi le récit de l'événement:

« Pour éviter tout prétexte à émeute, le préfet de police avait décidé que le couronnement aurait lieu dans l'intérieur de la prison, devant les juges assistés d'un greffier chargé de recueillir les révélations du condamné. L'empereur n'a manifesté aucune faiblesse et a monté d'un pas ferme les degrés du trône.

« A six heures, la justice des hommes était satisfaite. »

HENRI ROCHEFORT.

### Théâtre Royal de Liège

Direction Edmond Giraud

Bureau à 7 heures — Rideau à 7 1/2 h.

Dimanche 1<sup>er</sup> Octobre et tous les soirs

Immense succès du Théâtre du Châtelet

## Michel STROGOFF

Pièce à grand spectacle en 5 actes et 16 tableaux, par MM. Ad. Dennery et Jules Verne musique de M. A. Artus, 16 décorations nouvelles, 300 costumes. Deux grands ballets réglés par M. Buisseret, Maître de ballet du Châtelet, exécutés par La Fornali première danseuse Etoile de la Scala de Milan, Mlle Brambilla de la Porte St-Martin, Mlle Alexandrowa

du Châtelet, 1<sup>re</sup> danseuse, 20 Premières et secondes danseuses et 24 dames du corps du ballet.

#### DISTRIBUTION DES TABLEAUX

1<sup>er</sup> Le Gouverneur de Moscou, 2<sup>e</sup> Fête populaire Moscou illuminé (ballet), 3<sup>e</sup> Retraite aux flambeaux. Par les Fifres et les tambours du régiment de Préobragenski, et 12 trompettes à cheval des Chevaliers-Gardes. 4<sup>e</sup> Le relai de Poste, 5<sup>e</sup> L'Isba du télégraphe, 6<sup>e</sup> Le Champ de Bataille, 7<sup>e</sup> La tente d'Ivan Ogareff, 8<sup>e</sup> Le camp de l'Emir, 9<sup>e</sup> Fête Tartare (ballet) 10<sup>e</sup> 11<sup>e</sup> 12<sup>e</sup> 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> Grand Panorama — L'incendie d'Irkoutsk (peints par M. Robecchi) 60 Verstes en radeau sur l'Angara, 15<sup>e</sup> Les deux Strogoff 16<sup>e</sup> L'armée Russe triomphante.

#### DISTRIBUTION DES ROLES

Marfa Strogoff Mme Dugueret, Nadia Fédorre Mlle Pandorre, Sangare Mlle Achard, Ivan Ogareff M. Vialdi, Michel Strogoff M. Darmand Bloumt M. Chambéry.

Le grand Duc, M. Larose. — Le Gouverneur de Moscou, M. Simoneau. — L'Emir Fédor, M. Candy. — Le Général Kisoff, Crelot. — Le Général Worousoff, M. Max. — Wasili Fédor, M. Dalbert. — Le Capitaine Tartare M. Marmignon. — Le Grand-Prêtre, M. Jusseux. — L'Hôtelier, M. Durieux. — Le Maître de police M. Chenier. — L'Employé du Télégraphe, M. Regnier. — Le Sergent Tartare, M. Colomb. — L'Aide de camp, M. Dulac. — Un fugitif, Ernest. — Le Batelier, M. Legros. — Un Bohémien, M. Lucien. — Un voyageur, M. Allard. — Le Bourreau, M. Raymond.

Le Spectacle sera terminé à 11 1/2 heures.

#### PRIX DES PLACES ORDINAIRE

Le bureau de location est ouvert à partir d'aujourd'hui, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

### Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Isidore RUTH.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 h.

Dimanche 1<sup>er</sup> Octobre 1882

1<sup>re</sup> représentation de

## LES FRÈRES CORSES

Légende dramatique en 5 actes et 7 tableaux d'après Alexandre Dumas.

### Grand Intermède

Par M<sup>mes</sup> Bepoix et Alida Perly; MM. Molivier et Vaunel, chanteurs comiques; Berleur, excentricité musicale (en représentation).

## Le Ménage Popincourt

Comédie en 1 acte

Par MM. Raymond et Boucheron.

Ordre : 1. Le Ménage Popincourt. — 2. Intermède. — 3. Les frères Corses.

**Prix des places :** Fautouils d'orchestre fr. 2 ; Parquet, fr. 1-50; Stalles fr. 1, en location 10 centimes en plus, Pourtours et Galerie 75 centimes.

**Escrime.** — Leçons particulières par M. BALZA, professeur du Cercle St-Georges; s'adresser au local du Cercle, café de la Banque Nationale.

**A MM. les Etudiants.** — Leçons d'escrime par M. SAVAT; s'adresser galeries du Gymnase.

— **Ne jetez pas vos vieux parapluies**, la grande Maison de Parapluies, 40, rue Léopold, à Liège, les répare ou les recouvre en 5 minutes, en forte et anglaise, à 2 francs; en soie, à 5-75, 6-50, 7-50 et 12 francs.

Liège. — Imp. Em. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 12.

WINS LIQUEURS  
J. BREMKEN FILS  
RUE SURLLET  
Specialité de la Royale  
2 Regia  
DISTILLERIE

CASE  
à  
LOUER

CAFE DE LA TERRASSE  
EXCELLENTE  
SAISON ROYALE ET VERITABLE  
BAVIÈRE à 0,15 C<sup>MES</sup> LE 1/3 DE LITRE  
BIERES ANGLAISES IMPERIALES BASS & C<sup>IE</sup>  
à 0,25 C<sup>MES</sup> LE VERRE  
COIN DE LA RUE ROYALE

CHAMPAGNE  
3 F<sup>RS</sup>  
BODEGA  
PLACE  
VERTE

CASE  
à  
LOUER

CASE  
à  
LOUER



ANNONCES ILLUSTRÉES  
LE FRONDEUR  
10 F<sup>RS</sup> PAR MOIS  
ANNONCES ILLUSTRÉES  
BONNEMENT  
5,50 ANS